

William Marx

27 février 2024

Vivre et grandir par les livres

Comment lire ?



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —



Invité par l'Assemblée du Collège de France,
sur proposition du Pr. **William MARX**.

Masanori TSUKAMOTO

PROFESSEUR À L'INSTITUT DES SCIENCES HUMAINES
ET SOCIALES, UNIVERSITÉ DE TOKYO

6 mars 2024 – Conférence

Les recherches sur le rêve chez Valéry, Proust et Myōe

Amphithéâtre Guillaume Budé – de 17 h à 18 h

Toute notre vie est lecture.

La lecture est une *dimension* du psychisme moderne, une dimension qui transpose les phénomènes psychiques déjà transposés par l'écriture. Il faut prendre le langage écrit comme une réalité psychique particulière. Le livre est permanent, il est sous vos yeux comme un objet. Il vous parle avec une autorité monotone que n'aurait pas son auteur même. Il faut bien lire ce qui est écrit. Pour écrire, d'ailleurs, l'auteur a déjà opéré une transposition. Il ne *dirait* pas ce qu'il écrit. Il est entré – qu'il s'en défende ne change rien à l'affaire – dans le règne du psychisme écrit.

Gaston Bachelard, *Poétique de la rêverie* (1960)

La poésie est la langue maternelle de l'humanité, comme le jardin est plus antique que le champ cultivé.

Johann Georg Hamann, *Aesthetica in nuce* (1762)

La poésie est le grand art de construction de la santé transcendante. Le poète est par conséquent le médecin transcendantal.

La poésie agit à sa guise avec la douleur et l'envie – le plaisir et le déplaisir – l'erreur et la vérité – la santé et la maladie –, elle mêle tout cela pour en faire le but suprême – l'élévation de l'homme par-dessus lui-même.

Friedrich Novalis, *Poésie* (1798), fragment 42

Cette même année commença une révolution dans ma personne comme dans ma famille. Le hasard fit tomber entre mes mains deux livres bien divers, un *Horace* non châtié et une histoire des *Confessions mal faites*. Le bouleversement d'idées que ces deux livres me causèrent est incroyable : un monde étrange s'éleva autour de moi. D'un côté, je soupçonnai des secrets incompréhensibles à mon âge, une existence différente de la mienne, des plaisirs au delà de mes jeux, des charmes d'une nature ignorée dans un sexe où je n'avais vu qu'une mère et des sœurs ; d'un autre côté, des spectres traînant des chaînes et vomissant des flammes m'annonçaient les supplices éternels pour un seul péché dissimulé. Je perdis le sommeil ; la nuit, je croyais voir tour à tour des mains noires et des mains blanches passer à travers mes rideaux : je vins à me figurer que ces dernières mains étaient maudites par la religion, et cette idée accrut mon épouvante des ombres infernales. Je cherchais en vain dans le ciel et dans l'enfer l'explication d'un double mystère. Frappé à la fois au moral et au physique, je luttais encore avec mon innocence contre les orages d'une passion prématurée et les terreurs de la superstition.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, II, 3

Dès lors je sentis s'échapper quelques étincelles de ce feu qui est la transmission de la vie. J'expliquais le quatrième livre de l'*Énéide* et lisais le *Télémaque* : tout à coup je découvris dans Didon et dans Eucharis des beautés qui me ravirent ; je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables et de cette prose antique. Je traduisis un jour à livre ouvert l'*Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas* de Lucrèce avec tant de vivacité, que M. Égault m'arracha le poème et me jeta dans les racines grecques. Je dérobaï un Tibulle : quand j'arrivai au *Quam juvat immites ventos audire cubantem*, ces sentiments de volupté et de mélancolie semblèrent me révéler ma propre nature. Les volumes de Massillon qui contenaient les sermons de la *Pécheresse* et de l'*Enfant prodigue* ne me quittaient plus. On me les laissait feuilleter, car on ne se doutait guère de ce que j'y trouvais. Je volais de petits bouts de cierges dans la chapelle pour lire la nuit ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme. Je m'endormais en balbutiant des phrases incohérentes, où je tâchais de mettre la douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne.

Si j'ai, dans la suite, peint avec quelque vérité les entraînements du cœur mêlés aux syndérèses chrétiennes, je suis persuadé que j'ai dû ce succès au hasard qui me fit connaître au même moment deux empires ennemis. Les ravages que porta dans mon imagination un mauvais livre eurent leur correctif dans les frayeurs qu'un autre livre m'inspira, et celles-ci furent comme alanguies par les molles pensées que m'avaient laissées des tableaux sans voile.

*Quam iuvat inmites ventos audire cubantem
et dominam tenero continuisse sinu.*

Quel plaisir, quand on est couché, d'entendre les vents furieux
Et de presser sa maîtresse contre son sein tendre !

Tibulle, *Élégiés*, I, I, v. 45-46

Nous retournâmes au collège ; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l'abbé Égault qu'il m'avait appris le latin ; que j'étais son écolier, son disciple, son enfant ; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes compagnons insupportable ; qu'il pouvait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de mes récréations, me charger de *pensums* ; que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais davantage. Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner : il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit ; il m'allonge à travers le lit des coups de férule. Je m'entortille dans la couverture, et m'animant au combat, je m'écrie : *Macte animo, generose puer !*

Cette érudition de grimaud fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d'armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du principal. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j'avais repoussée. Quand l'excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance, qu'il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, II, 4

Macte noua uirtute, puer : sic itur ad astra.

Bravo pour ce premier exploit, mon
enfant : c'est ainsi qu'on atteint les astres.

Virgile, *Énéide*, IX, v. 641

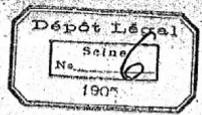
Macte animo, juvenis !

Courage, jeune homme !

Stace, *Thébaïde*, VII, v. 280

Un écolier s'approcha de moi et me jeta un papier avec cette inscription : « *Au Virgile du XIX^e siècle* » ; on lisait écrit ce passage altéré de l'*Énéide* : *Macte animo, generose puer*. Et le postillon fouetta les chevaux, et je partis tout fier de ma haute renommée à Bâle, tout étonné d'être Virgile, tout charmé d'être appelé *enfant, generose puer*.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XXXVII, 4



LA

RENAISSANCE LATINE

SOMMAIRE

J.-E. Blanche	<i>James Mac Neill Whistler</i>	353
Marcel Proust	<i>Sur la lecture</i>	379
Paul Adam	<i>Les Lions (In)</i>	411
Amédée Prouvost	<i>Poèmes</i>	455
Gustave Hue	<i>Un Complot de police sous le Consulat</i>	460
Albert Métin	<i>Le Commerce et la Politique de l'Allemagne</i>	479
G. R.	<i>Bulletin bibliographique</i>	489

LA VIE LATINE

Albert Métin. — Europe : <i>La Conférence internationale de Berne. — ITALIE : Politique méditerranéenne et armements maritimes. — ROUMANIE : L'Etat et les terrains pétroliers. L'Incident de Janina</i>	498
Maurice Muret. — <i>Les Projets de M. d'Annunzio et de Mme Sergo. — Ravote ardente, par Mme Tartufari</i>	508
Boris de Tannenberg. — <i>Les Etudes hispaniques en France. — Un Jésuite en Sorbonne : LE P. MARIANA</i>	514

PARIS

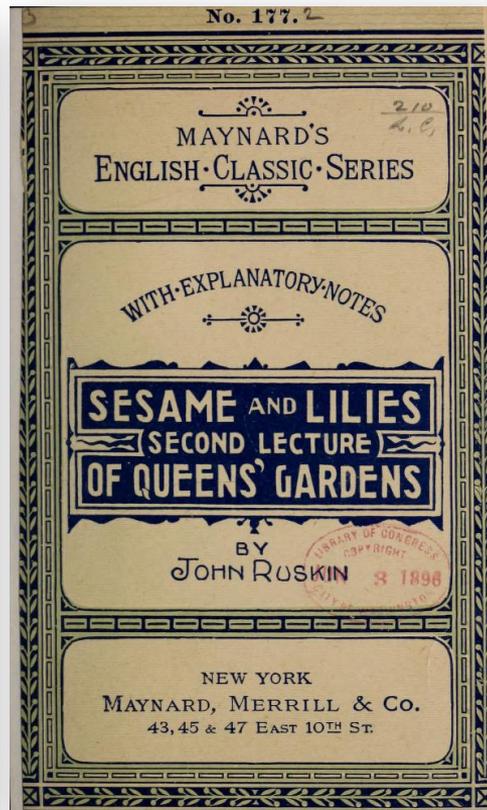
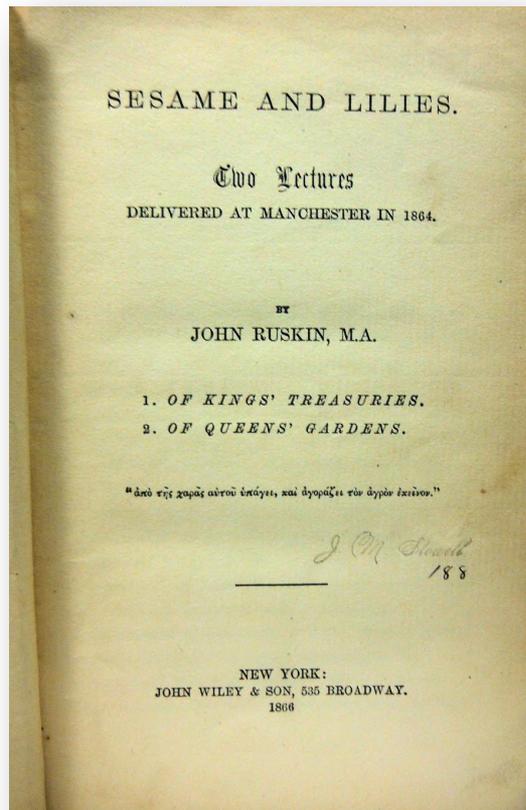
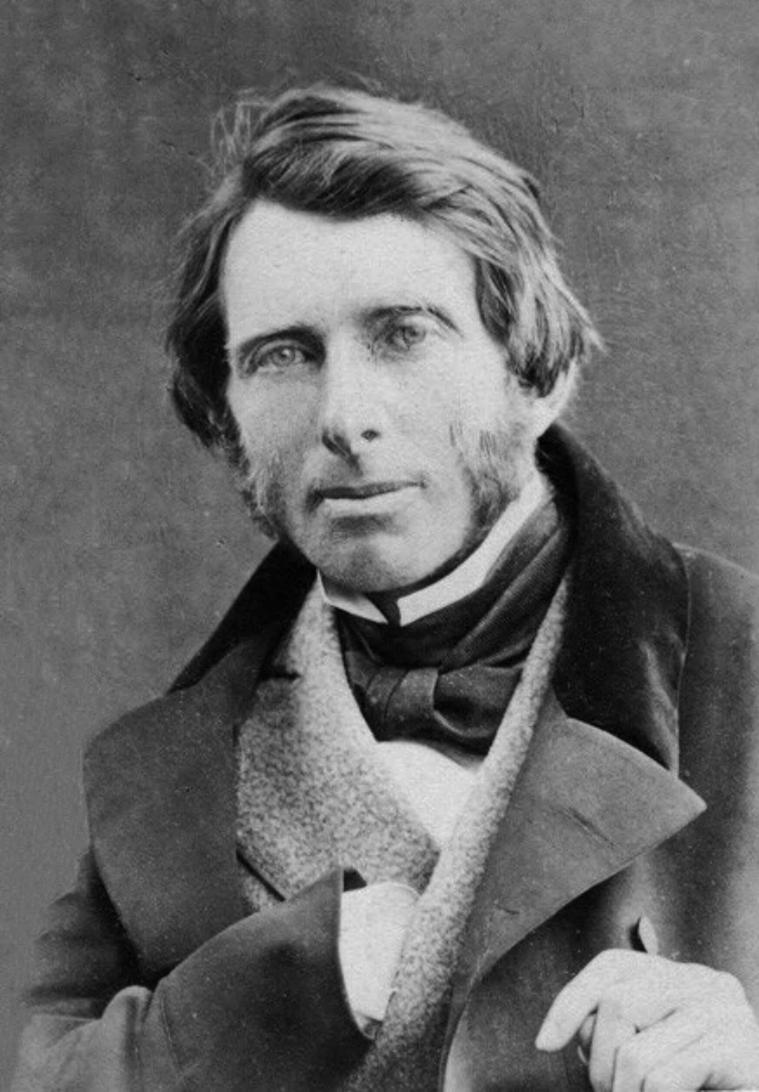
25, RUE BOISSY-D'ANGLAS, 25

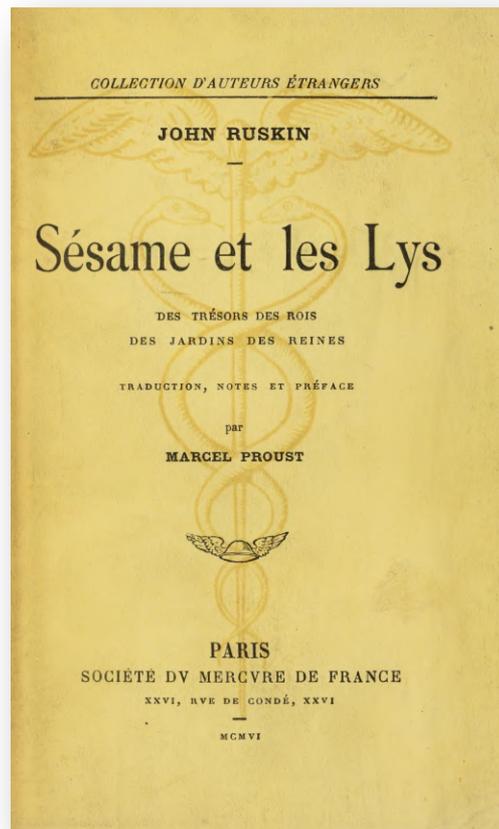
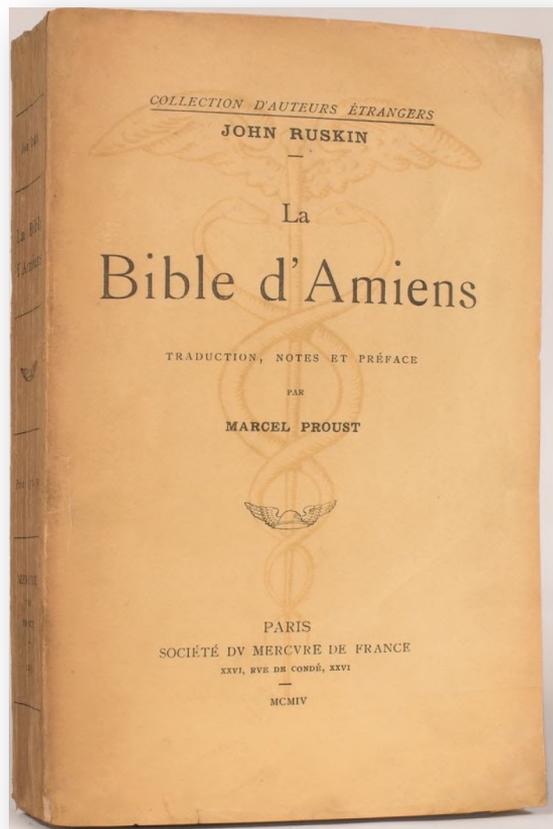
Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré. Tout ce qui, semblait-il, les remplissait pour les autres et que nous écartions comme un obstacle vulgaire à un plaisir éivin ; le jeu pour lequel un ami venait nous chercher au passage le plus intéressant, l'abeille ou le rayon de soleil gênants qui nous forçaient à lever les yeux de sur la page ou à changer de place, les provisions de goûter qu'on nous avait fait emporter et que nous laissions à côté de nous sur le banc, sans y toucher, tandis qu'au-dessus de notre tête le soleil diminuait de force dans le ciel bleu, le dîner pour lequel il avait fallu rentrer et qu nous ne pensions qu'à monter tout de suite après, finir le chapitre interrompu, tout cela, dont la lecture aurait dû nous empêcher de percevoir autre chose que l'importunité, elle en gravait au contraire en nous un souvenir tellement doux, tellement plus précieux — à notre jugement actuel — que ce que nous lisions alors avec tant d'amour que,

SUR LA LECTURE

Nous détachons ces pages d'une préface, que M. Marcel Proust a écrite pour une traduction des *Trésors des Rois (Sésame et les Lys)*, de John Ruskin, qu'il doit publier, prochainement aux éditions du Mercure de France. Des *Trésors des Rois* et de Ruskin, il est ici fort peu question, comme on le verra, M. Marcel Proust s'est réservé d'accompagner le texte de Ruskin d'un fréquent et minutieux commentaire. Mais dans la préface que nous donnons ici, prenant seulement texte et prétexte de ce que le sujet des *Trésors des Rois* est l'utilité de la Lecture, il n'a au contraire visé qu'à exposer ses propres idées sur la Lecture, très différentes de celles de Ruskin. Ce n'est donc pas en somme une étude ruskinienne, mais une sorte d'essai purement personnel que M. Marcel Proust s'est trouvé peu à peu amené à écrire et dont nos lecteurs auront aujourd'hui la primeur.

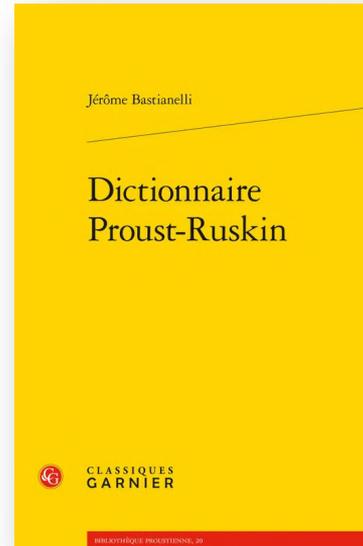
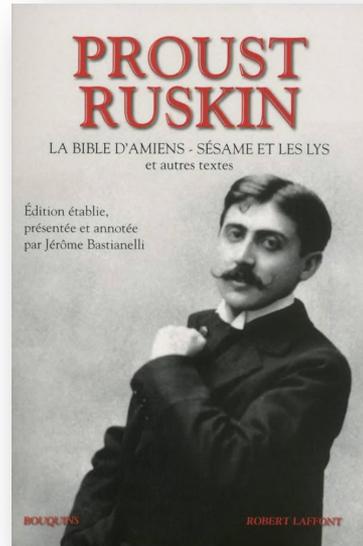
Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré. Tout ce qui, semblait-il, les remplissait pour les autres et que nous écartions comme un obstacle vulgaire à un plaisir éivin ; le jeu pour lequel un ami venait nous chercher au passage le plus intéressant, l'abeille ou le rayon de soleil gênants qui nous forçaient à lever les yeux de sur la page ou à changer de place, les provisions de goûter qu'on nous avait fait emporter et que nous laissions à côté de nous sur le banc, sans y toucher, tandis qu'au-dessus de notre tête le soleil diminuait de force dans le ciel bleu, le dîner pour lequel il avait fallu rentrer et qu nous ne pensions qu'à monter tout de suite après, finir le chapitre interrompu, tout cela, dont la lecture aurait dû nous empêcher de percevoir autre chose que l'importunité, elle en gravait au contraire en nous un souvenir tellement doux, tellement plus précieux — à notre jugement actuel — que ce que nous lisions alors avec tant d'amour que,





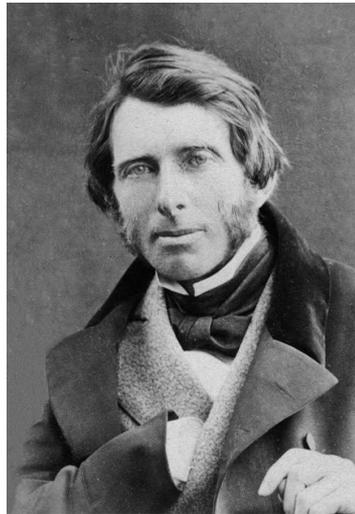
M. Marcel Proust l'a traduit dans une langue si animée et si originale que l'on ne croirait pas, en lisant ce livre, avoir affaire à une traduction.

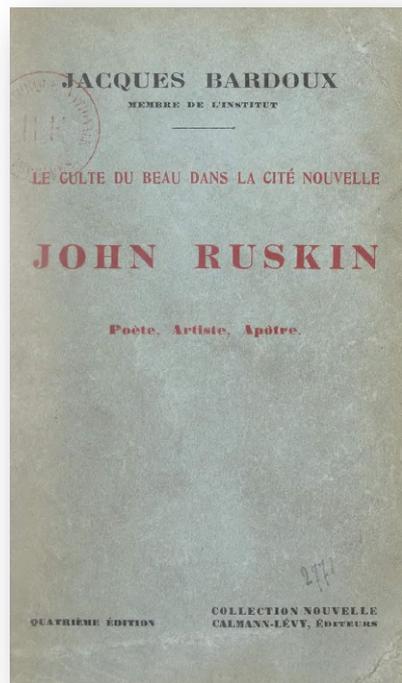
Henri Bergson,
discours devant l'Académie des sciences morales et politiques (1906)

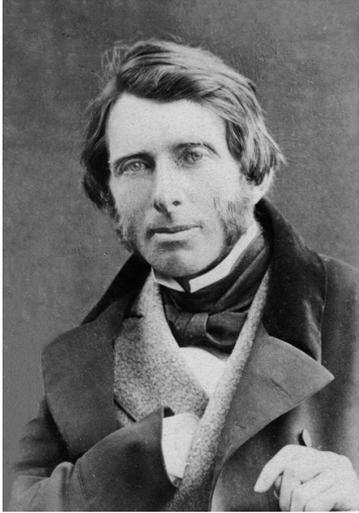


On craignait l'autre jour pour la vie de Tolstoï ; ce malheur ne s'est pas réalisé ; mais le monde n'a pas fait une perte moins grande : Ruskin est mort. Nietzsche est fou, Tolstoï et Ibsen semblent au terme de leur carrière ; l'Europe perd l'un après l'autre ses grands « directeurs de conscience ». Directeur de conscience de son temps, certes Ruskin le fut, mais il fut aussi son professeur de goût, son initiateur à cette beauté que Tolstoï réprovoque au nom de la morale et dont Ruskin avait tout poétisé, jusqu'à la morale elle-même.

Marcel Proust, nécrologie de John Ruskin,
Gazette des beaux-arts (27 janvier 1900)



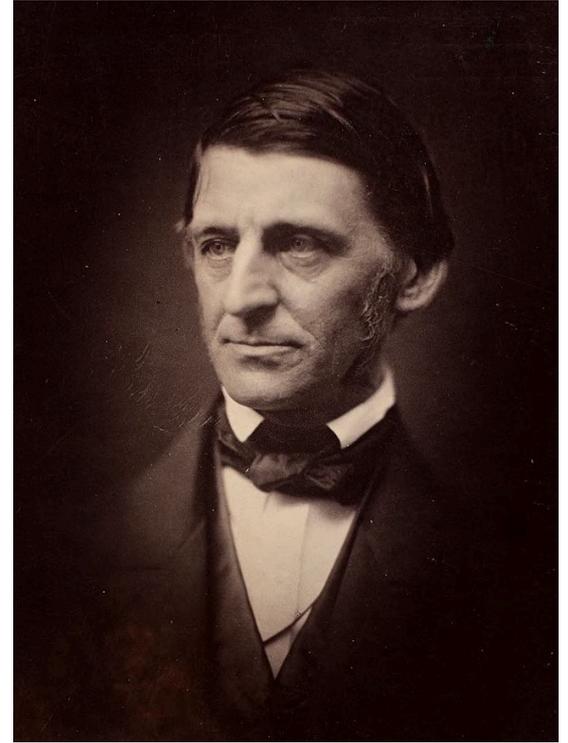




Matthew Arnold

Poetry is the “criticism of life”.
“An application of ideas to life”.

“The Study of Poetry” (1880)



Ralph Waldo Emerson

